

Berlin-Paris (1933-1940) Les écrivains allemands de l'exil

Albrecht Betz

Number 64, Fall 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21177ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Betz, A. (1996). Berlin-Paris (1933-1940) : les écrivains allemands de l'exil. *Nuit blanche*, (64), 54–57.

Berlin-Paris

Les écrivains allemands de l'exil

Par
Albrecht Betz*

Les années 30, qui virent l'ascension apparemment irrésistible de Hitler et du fascisme, engendrèrent — dans de tout autres proportions que les fameuses années 20, qui furent moins « dorées » qu'on l'a dit — des situations qui obligeaient à prendre position. Or, beaucoup d'écrivains allemands se faisaient de leur rôle une idée qui ne les disposait pas à une telle démarche, et ils la ressentirent comme un « passage forcé à la politique ». Ainsi l'évolution politique contraignit à la résistance ceux qui refusèrent de s'adapter à l'ordre nouveau ou de se replier dans une « émigration intérieure » souvent ambiguë.

Entre la crise économique de 1929 et le début de la Seconde Guerre mondiale, durant la décennie qui vit la marche triomphale de l'extrême droite en Allemagne et dans une grande partie de l'Europe, la littérature allemande de qualité fut réduite à la défensive. Écrire — et si intensément qu'on écrivit — était devenu un acte de *défense*. Cela n'alla pas sans répercussions sur les positions esthétiques. Les courants de l'avant-garde internationale qui, associés à de puissantes espérances politiques, avaient dominé les années 20 s'étaient taris. Vers 1930, la grande crise avait largement polarisé l'intelligentsia allemande en une droite et une gauche. On ignorait encore si la crise trouverait

une solution révolutionnaire et, advenant le cas, si celle-ci serait socialiste ou nationaliste. Trois ans plus tard, le pouvoir fut « légalement » donné aux nationaux-socialistes. Pour la première fois, une contre-révolution était popularisée sous les espèces d'une révolution.

Pour les écrivains d'opposition, l'incendie du Reichstag de Berlin en février 1933 fut comme un signal ; quelques semaines plus tard d'ailleurs, les bûchers de livres s'allumaient. Il n'était plus possible de faire ouvertement acte de résistance, sinon de l'étranger. Pour plus de deux mille écrivains et journalistes, ainsi que pour de nombreux peintres et musiciens, il ne restait d'autre solution que l'émigration. Le tissu culturel qui s'était

formé — si contradictoirement que ce fût — dans la République de Weimar était défait.

Le centre le plus important pour les émigrants allemands et leur principal lieu de rassemblement fut, jusque peu avant sa « chute » en 1940, Paris. La France avait, depuis Forster et Heine, une réputation de terre d'asile pour les intellectuels allemands. Sa capitale n'avait rien perdu de son attrait de métropole littéraire. Les émigrants y voyaient un bon poste d'observation : on restait à proximité — conformément à l'illusion largement répandue que le règne nazi ne représentait qu'une brève et épisodique émergence de l'extrême droite. Par ailleurs, le fait que la plupart des écrivains exilés ont trouvé

(1933-1940)



L'incendie du Reichstag de Berlin en février 1933.

asile en France renforce les nouveaux dirigeants nazis dans le choix de leurs cibles ; l'émancipation des Juifs, le libéralisme et le mouvement ouvrier marxiste sont à leurs yeux les fruits des « idées françaises de 1789 », source de tous les maux des temps modernes, et la France, la véritable patrie des émigrants dissidents. Pour extirper le mal, il faut soumettre la France – et briser sa prétention d'être le flambeau de la civilisation dans le monde – par les armes ; ainsi une deuxième guerre donnera enfin la victoire aux « idées allemandes de 1914 », dûment modernisées. C'est ce qui semble avoir réussi en 1940, avec l'occupation de la France. Rien d'étonnant à ce que l'extradition des exilés, coupables, selon la ter-

minologie des vainqueurs, d'avoir depuis 1933 « répandu des atrocités » sur le compte du III^e Reich, figure parmi les articles imposés dans l'armistice. Inversement, c'est le recours aux idées de 1789 qui apparaîtra à la plupart des intellectuels exilés, et malgré leurs divergences idéologiques, comme la seule base permettant, dans les conditions données, de fonder à la fois leur dénominateur politique commun – l'antifascisme – et de former le large spectre de l'opposition au nazisme. C'est la défense de cette base – et non le projet d'une variante occidentale de la Révolution d'octobre – qui est à l'origine de l'idée de Volksfront, de « front populaire » de l'exil. C'est elle qui constitue le *terminus ad quem* auquel se rap-

portent les débats d'exil sur la situation des antihitlériens regroupés en France et leurs problèmes politico-culturels. Le mouvement s'incarne dans la figure centrale de Heinrich Mann.

De part et d'autre de la frontière

Entre 1930 et 1940, les positions des écrivains allemands sympathiques à la France prennent des directions totalement opposées, selon qu'ils appartiennent à l'un ou l'autre bord. Pour ceux qui ont émigré en France – on compte parmi eux beaucoup de grands noms de la vie culturelle des dernières années de Weimar –, la « débâcle » de 1940 est une catas-



illustration : Eva Herrmann

Heinrich Mann

trophe : la plupart ne pourront échapper à l'arrestation qu'en prenant de nouveau la fuite, quelques-uns en se suicidant. Le parcours de certains d'entre eux est instructif à cet égard. Heinrich Mann, ce démocrate de gauche, est déjà un prestigieux romancier et essayiste quand il conquiert la cé-

lébrité populaire grâce au film *L'ange bleu* (1930), tiré de son roman *Professor Unrat* ; il devient ensuite, dans l'immédiat avant-guerre, l'autorité morale incontestée et la figure centrale de l'exil. Pendant l'été 1940, il rédige à Nice son testament, pour le cas où il viendrait à mourir « de mort naturelle ou non naturelle ».

Alfred Döblin est, après 1930, un représentant reconnu de l'avant-garde littéraire, grâce à l'immense retentissement de son roman *Berlin Alexanderplatz*. En 1940, il vit « les jours les plus sombres de [sa] vie » ; sa fuite dans le midi de la France s'est effectuée dans des conditions terribles, en dépit des protections dont il a bénéficié. Il se convertira au catholicisme à la suite de cette crise personnelle.

Lion Feuchtwanger publie, en 1930, *Erfolg*, unanimement reçu comme son meilleur roman ; Berlin le fête. En 1940, il s'échappe de justesse d'un camp d'internement du sud de la France. À l'automne, il apprend que le récit historique qui avait inspiré son roman *Le Juif Süß* a, sur l'ordre de Goebbels, été utilisé pour réaliser un film de propagande antisémite. Le

roman mettait en lumière le rôle historique des Juifs dans le domaine financier ; le film de Veit Harlan représente au contraire une brutale régression dans le mythe.

Anna Seghers, après avoir pris part au Congrès des écrivains de Kharkov, célèbre

en 1930 la Révolution d'octobre et ses effets en des phrases où il est question de « surmonter l'inertie de l'individu [c'est-à-dire son individualisme] [...] par la conscience de travailler à la construction d'un monde nouveau ». Elle modifiera son optique dans les années

« On commence par des grandes tirades contre la 'civilisation'... et on en est soudain au culte de la force, on en est déjà à Adolf Hitler... Il faut que vous sachiez que vous êtes pour moi un... des très rares qu'à aucun prix nous ne voudrions perdre et laisser à l'autre bord'. Mais quiconque adopte à cette heure une attitude équivoque, n'est et ne sera plus jamais des nôtres. »

« Lettre de Klaus Mann à Gottfried Benn, Le Lavandou, 9-5-1933 », in *Prüfungen*, Ellermann-Vlg, 1968, p. 175.

« Les hommes futurs ne pourront se montrer à la hauteur d'une pratique juste que si nous avons persisté dans le langage de la vérité. »

La haine, Heinrich Mann, Gallimard, Paris, 1933, p. 155.

« La racine de la barbarie est le maintien... des rapports de propriété. La brutalité ne vient pas de la brutalité, mais des affaires qui ne pourraient plus être faites sans elle. »

Bertolt Brecht au Congrès « Pour la défense de la culture », Paris, 1935, in *Gesammelte Werke*, t. 18, Suhrkamp, 1967, p. 231.

« Nous ne vivons pas dans une société au destin de laquelle nous serions liés, et dont la langue serait la nôtre. Nous avons été expulsés... de son champ d'influence, et nous n'en avons été intégré un... nouveau... une grande partie du quotidien où nous vivons reste muet... Par là, le narrateur se trouve dans une certaine mesure poussé de force vers le roman historique. Cela est compréhensible car, outre que le présent lui fait largement défaut, il désire trouver des parallèles historiques à sa situation, il cherche à se localiser, à se justifier par l'histoire ; il éprouve le besoin de réfléchir, il tend à se consoler et à se venger au moins en imagination. »

Le roman historique et nous, Alfred Döblin, in *Das Wort*, no 4, Amsterdam, 1936, p. 70.

suivantes, et critiquera à juste titre la sous-estimation du « facteur subjectif » ; en 1940, ayant échappé de justesse aux occupants de Paris, elle se réfugie à Marseille et tente d'y conjurer son angoisse en rédigeant le roman *Transit*, où l'expérience de l'exil trouve son expression la plus condensée, la plus intense.

Walter Benjamin annonce en 1930, dans une lettre à son ami Gershom Scholem, sa volonté de devenir le premier critique d'Allemagne, et le niveau théorique de son œuvre entre les deux guerres prouve que cette prétention n'était pas illusoire. En septembre 1940, il se suicide, croyant avoir échoué dans sa tentative de fuite vers l'Espagne. D'autres, au cours du même été, l'ont précédé dans cette voie. Ernst Weiss, Walter Hasenclever, Carl Einstein...

Les auteurs francophiles de droite

Tout autre est la situation des auteurs francophiles de droite. Les cas de Gottfried Benn, d'Ernst Jünger et de Friedrich Sieburg sont ici particulièrement représentatifs. Le premier, qui est de mère suisse romande et n'a jamais caché que la « poésie moderne » dont il se réclame a son origine en France, plaide en janvier 1930 dans *Die literarische Welt* pour un rapprochement franco-allemand. « Le Français et l'Allemand peuvent décider de vivre politiquement ensemble avec plus de raison que jusqu'à présent. » Dix ans plus tard, après le fiasco de sa tentative pour se rapprocher du national-socialisme, Gottfried Benn, retiré dans la *Reichswehr*, exerce comme médecin au ministère de la guerre avec le grade de lieutenant-colonel. « En 1940, j'étais installé dans un bureau de la Bendlerstrasse, Quartier Général [...], la célèbre rue où Keitel, Fromm, Canaris avaient leurs services. » Il ne reste alors plus rien des espérances que le nouvel État lui avait inspirées en 1933, plus rien de ses rêves de mutation biologique et d'avènement d'un homme nouveau ; dans une lettre adressée à F.W. Oelze en octobre 1940, il parle avec dégoût de cette « immondice absolue ». L'écrivain s'efforce de donner à son cynisme une orientation productive : il envoie à F.W. Oelze un poème écrit sur le rythme d'une valse-musette parisienne, intitulé « Valse d'automne ». Il utilise à cet effet un formulaire du « ministère de la Défense nationale, [de] Bruxelles », qu'il appelle ironiquement « un témoignage de notre victoire et de notre pénétration économique des peuples ».



illustration : Eva Herrmann

Lion Feuchtwanger

Ernst Jünger est lui aussi un admirateur de Baudelaire et de Rimbaud ; en 1940, dix ans après avoir lancé l'idée d'une « mobilisation totale », il entre pour la deuxième fois en France, cette fois comme capitaine de la Wehrmacht. Il suit, avec son bataillon, l'avance des troupes de première ligne, ce qui lui laisse suffisamment de loisir pour mener des « chasses subtiles » et tenir un journal dans lequel il note ses observations, dans la perspective d'une publication prochaine. Apprenant son avancement par un télégramme portant la signature du commandant en chef des armées, von Brauchitsch, il a ce commentaire : « Je le reçus comme un signe qui m'apprenait qu'Arès, dans l'intervalle, ne m'avait pas retiré sa faveur. »

Dans *Jardins et routes*, on relève, à la date du 18 juin 1940, une note dans laquelle, plein d'autosatisfaction, il rapporte à son propre travail de préparation idéologique (dans *Le travailleur*) le rapide effondrement de la France dans la guerre éclair lancée par Hitler. Il consigne une conversation avec des officiers français prisonniers : « En les interrogeant sur les causes de cet effondrement si subit, j'appris qu'ils l'attribuaient aux attaques des bombardiers en piqué. La liaison, l'arrivée des réserves et la transmission des ordres s'en étaient trouvées empêchées dès le commencement, après quoi les armées avaient été taillées en morceaux par les armes rapides, comme à coups de tranchet. À leur tour, ils demandèrent si je pouvais définir les causes de notre succès : je répondis que je le regardais comme une victoire du Travailleur, mais il me sembla qu'ils ne comprenaient pas le vrai sens de ma réponse. C'est qu'ils ignoraient les années que nous avons vécues depuis 1918 et leurs enseignements, recueillis comme en des creusets brûlants. » La campagne achevée, Ernst Jünger occupe les mois qui suivent à travailler à son journal. Dès la fin de 1940, il est de retour en France, cette fois au cœur du pouvoir : il appartient à l'état-major du commandement militaire allemand, qui a pris ses quartiers dans l'hôtel Majestic de Paris, privilège qu'il doit à sa réputation d'écrivain de guerre.

C'est avec un groupe de spécialistes des questions françaises, formé à Berlin par von Ribbentrop et dirigé par Otto Abetz, que Friedrich Sieburg (qui devint le critique littéraire le plus influent de l'époque d'Adenauer) arrive à Paris en juin 1940. Au lendemain de l'armistice, l'ambassade d'Allemagne à Paris doit être reconstituée ; on attribue à Friedrich Sieburg le titre de conseiller d'ambassade principalement chargé des affaires de presse. Promu, de correspondant étranger de la *Frankfurter Zeitung*, au rang d'agent

de la politique allemande en France, il trouve dans cette nouvelle situation la confirmation de la thèse centrale de son livre *Dieu est-il français ?* En ce mois de septembre 1940 où Walter Benjamin met fin à ses jours, Friedrich Sieburg écrit dans la préface à une nouvelle édition de son livre : « Assurément, ce n'est pas seulement la France, mais la raison incarnée par elle qui a été vaincue [...] La France, se renouvellera-t-elle et trouvera-t-elle sa place dans l'ordre naissant, ou bien ne prendra-t-elle aucune part déterminante à l'avenir de notre continent ? » Six mois plus tard, il dresse l'acte de décès des « idées [républicaines] de 1789 », dont il avait encore parlé avec une sympathie mitigée dans *Dieu est-il français ?* Dans son allocution au Groupe collaboration, il « adjure » ses auditeurs parisiens de renoncer à leur mode de vie et à leurs idées de « bonheur personnel », de rompre avec les traditions républicaines pour s'intégrer à la « nouvelle Europe » (celle de Hitler). « Je suis arrivé très tôt à l'idée que l'Allemagne est contrainte d'être forte, puissante, armée [...] C'est ici, dans votre aimable France, que mon être s'est endurci. C'est la France qui s'est chargée de mon éducation de lutteur et de national-socialiste. » Le Reich allemand est au sommet de sa puissance, son hégémonie en Europe semble garantie : Friedrich Sieburg peut maintenant rejoindre ce parti nazi pour lequel il n'avait, en 1930, que des sarcasmes.

Le sort des exilés

Le lendemain de l'entrée de la Wehrmacht dans Paris, un groupe des services de la Sûreté (*Sicherheitsdienst*, S.D.) noyauté à Berlin commence, sous la direction d'un philologue et docteur en lettres, l'opération de localisation et l'arrestation des écrivains et des journalistes exilés d'Allemagne et d'Autriche. L'« autodestruction de l'esprit », dont l'autodafé de 1933 avait été la manifestation littéralement « flamboyante », atteint un nouveau sommet.

Entre leur arrivée en France et cet épisode, les émigrants n'avaient pas bénéficié d'une conjoncture favorable : c'était la crise des années 1933-1934. S'ils pâtirent des restrictions et des complications qu'elle entraîna, la menace provoquée par la montée du fascisme suscita par ailleurs, dans l'aile progressiste de l'intelligentsia française, une réaction de sympathie et de compréhension à leur égard : manifestation concrète de solidarité, on leur offrit souvent des possibilités de publication. Lorsque la gauche française essaya, par la création de différents comités antifascistes, de construire un front commun – anticipant ainsi le mouvement qui aboutira en 1935 à la création du Front popu-

laire –, les auteurs exilés du pays voisin, d'où pointe le danger et d'où l'incendie risque de se propager, furent accueillis comme des alliés susceptibles de lancer un sérieux avertissement. La lutte pour la cause commune prit un caractère supranational, et l'on a vu des textes d'écrivains français et allemands publiés côte à côte dans les mêmes journaux. Si cet aspect de la situation se trouve souvent omis ou minimisé dans les Mémoires des auteurs exilés, c'est que le traumatisme de l'internement, en 1939 et 1940, a assombri leurs souvenirs. Dans la mesure où ces jugements très négatifs, portés après coup, sur les vertus hospitalières de la France, mettent aussi en cause les possibilités de publication qui furent offertes aux émigrés, ils sont clairement démentis par les faits. C'est plutôt le contraire que fait ressortir un inventaire de l'édition française de cette période, même s'il ne nous apprend pas quel écho reçurent les textes publiés. Entre 1933 et 1939, paraissent en traduction française environ trois cents livres d'auteurs allemands exilés, plus quelque quarante brochures ; c'est là un chiffre étonnant pour l'époque. Encore plus surprenant, le nombre d'articles parus dans les revues et les journaux français : plus de mille trois cents. Cela signifie qu'il est paru en moyenne par an, au cours de cette période, environ quarante livres et deux cents articles, essais, commentaires et récits dans la langue du pays d'accueil. Aucun autre pays n'aurait pu offrir aux émigrés des conditions comparables. **NS**



Walter Benjamin



Ernst Jünger

* Albrecht Betz est professeur à l'Université d'Aix-la-Chapelle et directeur de recherche à l'Université Paris VIII. Au centre de ses travaux : les liens entre l'art (littérature, musique) et la politique. A publié, entre autres, *Exil et engagement, Les intellectuels allemands et la France, 1930-1940*, Gallimard, 1991 (Prix de l'Assemblée nationale, 1991).